

La vie merveilleuse de Ludwig Wittgenstein

Pierre Turgeon

Volume 31, Number 1 (181), February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, P. (1989). Review of [La vie merveilleuse de Ludwig Wittgenstein]. *Liberté*, 31(1), 96–99.

LIRE EN ANGLAIS

PIERRE TURGEON

LA VIE MERVEILLEUSE DE LUDWIG WITTGENSTEIN

Cambridge, au début du siècle. On dirait parfois l'Athènes de Périclès. Pendant que ses collègues physiciens Borh et Rutherford croquent les noyaux invisibles de la matière, Bertrand Russell, petit-fils d'un général à Waterloo, traque les atomes logiques, ces composants ultimes du sens à partir de quoi s'édifieraient tous les langages. Son ami George Moore, lui, pourfend l'idéalisme hégélien en levant le bras et en déclarant à ses élèves ébahis: «Je sais que ceci est ma main», signifiant ainsi qu'aucune preuve concevable ne peut réfuter une telle évidence. Cette belle certitude, qui permet d'entrevoir une philosophie scientifique, personne n'ose la contester. Jusqu'à l'arrivée de Ludwig Wittgenstein.

Le jeune Autrichien de 22 ans fond sur la docte assemblée de Cambridge comme un aigle des Habsbourg sur une basse-cour. C'est le choc des idées qui s'ensuit que décrit Bruce Duffy dans un fort volume de près de 600 pages intitulé *Le Monde tel que je l'ai trouvé* (ou plutôt *The World as I Found It*, puisque l'ouvrage n'est toujours pas traduit).

Ennuyeux, ce roman biographique sur l'un des philosophes les plus ardues et les plus profonds de l'époque moderne? Au contraire, aussi passionnant qu'une série noire! D'abord parce que pour les personnages philosophes, le choc de notions abstraites représente un combat de vie et de mort. À Vienne, Wittgenstein a déjà assailli de ses questions impertinentes le pauvre logicien Frege qui, âgé de 65 ans, se débar-

rasse de l'importun en l'expédiant à Russell avec une lettre de recommandation. Cadeau empoisonné. «Wittgenstein est un bulldog avec les idées», écrit Frege. Ce que Russell a l'occasion de constater. À la fin du premier cours, le Viennois se présente tout à trac devant son déjà illustrissime professeur et lui dit: «— Je suis Wittgenstein. Vous vous trompez. Vous n'avez pas prouvé qu'on puisse connaître quoi que ce soit dans le monde. Du moins pas avec certitude. À part une proposition écrite. — Alors pourquoi me parler puisque vous n'êtes même pas sûr que j'existe? demande Russell. — Oh je peux tout de même considérer vos pensées. — Très aimable de votre part. Mais cela me chagrine que vous n'acceptiez pas que j'existe.»

La discussion s'engage donc ainsi. Après une heure, Russell a la certitude de se trouver en présence d'un esprit plus profond que le sien. Conviction troublante pour quelqu'un qui cherche la suprématie intellectuelle. Il tente donc de transformer le contestataire en disciple. Il veut le convaincre de la justesse de ses théories; ensuite, tous deux collaboreront à explorer les fondements de la logique. Mais le pauvre Russell se fera tailler en pièces par les critiques de Ludwig. Même ce bon vivant de Moore ne réussira pas à rescaper sa main symbolique du désastre du positivisme que concocte Wittgenstein qui écrit: «La culture du passé deviendra un tas de rebuts et finalement un tas de cendre, mais l'esprit planera sur les cendres.»

Pour atteindre à la profondeur en philosophie, ne faut-il pas ce que l'on désignerait — faute d'une autre expression — comme l'instinct du tueur? À ce chapitre, Wittgenstein a de qui tenir. Son père a bâti un empire industriel en construisant des canons pour l'empire austro-hongrois. Il règne en despote si absolu sur sa famille qu'il a conduit les deux frères aînés de Ludwig à se suicider, parce qu'il leur interdisait une carrière de pianiste. Un autre frère, Paul, réussira à devenir un maître du clavier, mais perdra la main droite au cours de la guerre. C'est pour lui que Ravel écrira son fameux concerto pour piano de la main gauche. Et quand Ludwig annoncera à son

père qu'il veut étudier la philosophie, celui-ci rétorquera qu'il perd son temps, puisque les Juifs comme eux n'ont jamais rien produit d'original dans le domaine de l'esprit. De quoi aller s'allonger, comme le fait sa sœur, sur la couche du docteur Freud. Le roman de Duffy offre ici un tableau passionnant de la Vienne d'avant Sarajevo.

C'est donc contre cet être tourmenté, qui a passé deux ans à fabriquer des cerfs-volants devant sa cabane d'ermite en Norvège et qui rêve d'entrer dans un monastère malgré son incroyance, que la pensée philosophique de Bertrand Russell va s'écrouler. Ne restera du passage de Wittgenstein que la célèbre solution apportée par Russell au paradoxe du Crétois menteur qui disait que tous les Crétois sont menteurs, et qui ne disait donc la vérité que s'il mentait.

Nous ne sommes alors qu'en 1904. La carrière des deux hommes ne s'arrêtera pas là. Russell deviendra très célèbre et gagnera beaucoup d'argent en écrivant des articles de vulgarisation philosophique pour des magazines américains. Il trouvera même, beaucoup plus tard, le moyen de survivre à l'écrasement de son avion en mer du nord et de nager jusqu'au rivage — à l'âge de 78 ans. De présider aussi la commission qui portera son nom sur les crimes de guerre des États-Unis au Viêt-nam. Mais comme véritable penseur, original et créateur, sa carrière se termine à ce moment. Car il sait que Wittgenstein a raison de le critiquer.

Quand au Viennois, il commençait à peine son œuvre. Après la guerre, il publiait son premier livre, le *Tractatus logico-philosophicus*, où il cherchait à tracer des limites à l'expression des pensées, remerciant dans une préface son ami Bertrand Russell «qui l'avait tellement stimulé dans ses réflexions». Il estimait également avoir résolu définitivement les problèmes (ceux de la philosophie), du moins pour l'essentiel. Mais il lui restait encore un long chemin à parcourir. Ce chemin passerait par le cancer qui allait le tuer, et qui allait lui apprendre à bien connaître la douleur. Si le langage forme un texte, la douleur, elle, représente le sous-texte. Et les mots ne seraient-ils pas que de la souffrance cristallisée? À mesure

qu'il entrait en agonie, Wittgenstein comprenait que même la mort est un langage qui doit s'apprendre, comme tout le reste dans cette vie. Au matin de son décès, rapporte Duffy, il écrivait encore. Ses dernières paroles, incroyables mais authentiques, furent: «Dites à tout le monde que j'ai eu une vie merveilleuse».